

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Tarik Saleh
Scénario : Tarik Saleh
Image : Pierre Aïm
Son : Hans Möller
Montage : Theis Schmidt
Production : Emil Wiklund

avec

Fares Fares, Lyna Khoudri, Zineb Triki

SEMAINE DU 19 AU 25 NOVEMBRE

Dossier 137

Dominik Moll

Le dossier 137 est en apparence une affaire de plus pour Stéphanie, enquêtrice à l'IGPN, la police des polices. Une manifestation tendue, un jeune homme blessé par un tir de LBD, des circonstances à éclaircir pour établir une responsabilité... Mais un élément inattendu va troubler Stéphanie, pour qui le dossier 137 devient autre chose qu'un simple numéro.

La Vague

Sebastián Lelio

Printemps 2018, une vague de manifestations déferle sur le Chili. Julia, une étudiante en musique rejoint le mouvement de son université pour dénoncer le harcèlement et les abus subis par les élèves depuis trop longtemps. Alors qu'elle trouve le courage de partager avec les étudiantes un souvenir qui la hante, elle devient de manière inattendue une figure centrale du mouvement.

FILMOGRAPHIE

Tarik Saleh

2022 : La Conspiration du Caire
2017 : Le Caire confidentiel
2014 : Tommy
2009 : Metropia

TANDEM

Cinéma, Salle Paul Desmarests



Les Aigles de la république

Tarik Saleh

2025, France, Suède 2h09

09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu



2025

2026

ENTRETIEN AVEC TARIK SALEH

Peut-on considérer *LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE* comme une lettre d'amour au cinéma égyptien et plus particulièrement à son âge d'or des années 1950-70, quand le pays était le troisième producteur mondial de films ?

Tout à fait. Plus jeune, j'ai longtemps pensé que l'Égypte se résumait aux pyramides et autres vestiges de temps pharaoniques. En grandissant, j'ai compris que le cinéma y avait également une place importante, que le pays avait même été la plaque tournante du 7^e art en Afrique et au Moyen-Orient. Dans son fonctionnement, l'industrie cinématographique égyptienne – qui s'est inspirée d'Hollywood, de ses studios et de son star-system – n'est comparable en taille et influence qu'à celles de l'Inde, de la France ou des États-Unis. Son essor dans les années 1950 et 1960 s'explique par l'illettrisme d'une majeure partie de la population qui, pour se divertir, se rend dans les salles obscures. Le cinéma devient alors un moyen d'expression culturelle qui permet de rêver à d'autres possibles. Même si tout n'est que suggéré, les comédiens ont le droit à l'écran de boire de l'alcool ou d'avoir des liaisons extra-conjugales, choses qu'il est impossible de faire dans la société égyptienne en général.

Mon père est réalisateur, je peux donc dire que les films font littéralement partie de mon ADN. Mais j'ai réellement mesuré l'importance que le cinéma revêt aux yeux des Égyptiens quand j'étudiais à l'université des Beaux-Arts d'Alexandrie. Chaque séance à laquelle j'assistais était une expérience : les spectateurs criaient et réagissaient physiquement à ce qui se déroulait à l'écran.

Vous considérez-vous comme un cinéaste politique ?

Non. Pour moi, réaliser un « film politique » implique un calcul que je ne me résous pas à faire. La politique, c'est convaincre : vous tentez de transmettre une opinion forte et vous vous battez pour qu'elle fasse son chemin jusqu'à votre interlocuteur. Problème, l'opinion forte d'aujourd'hui n'est pas la vérité de demain. Vous pouvez vous tromper. Avec l'art, vous n'avez pas ce luxe. Il faut trouver une vérité humaine qui dépasse le cadre de la politique et la péremption d'une opinion. Je me sens proche de nombreux cinéastes exilés : Asghar Farhadi, Andreï Zviagintsev ou Ali Abbasi. Nous avons souvent des discussions autour de notre situation et du rôle que nous incarnons : de quel droit racontons-nous des endroits que nous n'habitons plus ? Quelle est notre responsabilité vis-à-vis des personnes qui y vivent toujours ? Lorsqu'Ali Abbasi réalise *THE APPRENTICE* ou quand je fais mes films, le geste que nous revendiquons comme politique est celui de dire : je raconterai cette histoire coûte que coûte, sans me préoccuper de la colère ou de la satisfaction qu'elle peut provoquer.

Pendant l'écriture, je m'entoure souvent de personnes en qui j'ai confiance et qui nourrissent le récit au fil de longues conversations. L'une d'elles, Magdi Abdelhadi, est un journaliste égyptien qui travaille à Londres – il a notamment été expert pour la BBC. Je lui demande de lire mes scénarios avec minutie et, dans le cadre des *AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE*, nous avons par exemple beaucoup échangé autour de l'aura du président. Al-Sissi est à la tête du pays depuis plus de dix ans maintenant et, comme la plupart des chefs d'État qui s'accrochent au pouvoir aussi longtemps, il n'est plus vraiment une personne à part entière, mais une figure abstraite, un symbole, une institution.

Vous travaillez à nouveau avec Fares Fares. Pourquoi était-il important qu'il soit présent dans chacun des films de cette trilogie officielle ?

Chaque réalisateur a son acteur ou son actrice fétiche, avec qui la communication semble couler de source. Lorsque nous tournons, nous déjeunons, nous dînons et nous passons nos week-ends ensemble. Nous ne nous fatiguons jamais l'un de l'autre. C'est mon meilleur ami. Avant que nous ne fondions nos familles respectives, nous étions toujours collés. J'écris pour Fares. Il possède une capacité de transformation exceptionnelle. Mais il n'y a pas de traitement de faveur qui tienne : c'est surtout un des plus grands acteurs au monde. Et il n'a jamais été meilleur que dans *LES AIGLES DE LA RÉPUBLIQUE*.